

Avant-propos

Par Dominique Froidevaux

La notion de santé mentale ne va pas de soi. L'Organisation mondiale de la santé propose une définition de la santé qui inclut cette dimension. La santé n'y est pas seulement présentée comme « absence de troubles physiques ou mentaux », mais aussi, dans une perspective dite « positive et globale », comme « état complet de bien-être physique, mental et social ». On a ici une définition qui indique une intention. Elle ne donne pas de contenu au phénomène considéré.

Le philosophe Paul Ricœur, souvent invoqué pour appuyer sur le plan éthique les interventions des acteurs de promotion de la santé, a bien montré comment cette référence à la « vie bonne » était ancienne, puisqu'elle est évoquée depuis les penseurs de l'antiquité et fait même partie des « propositions de sagesse » de nombreuses traditions religieuses.

Certains pourraient y voir une sorte de légitimation. Pourtant, Ricœur veille à souligner le caractère problématique de cette prétention à la « vie bonne » qui se manifeste dans les discours contemporains sur « la santé », le « bien-être » et la « qualité de la vie ». Caractère d'autant plus problématique que de tels discours se voient investis d'une aura de sacralité ou de religiosité diffuse. Si l'aspiration à la vie dite « bonne » a bien quelque chance d'être universellement partagée, nombreuses sont cependant les divergences lorsqu'il s'agit d'évoquer ce qui fait la vie bonne, vers quoi elle tend ou encore comment y parvenir. Dans un contexte marqué par la pluralité des valeurs et des systèmes de pensée, ce morcellement des approches est encore plus patent.

Le discours spécialisé sur la « promotion de la santé mentale » doit donc pouvoir être appréhendé avec un certain recul. Il s'inscrit bien sûr dans un effort d'amélioration de la santé de nos contemporains qu'il ne faut pas prendre à la légère. Mais, comme le rappellent de nombreux sociologues, il traduit aussi un nouveau regard de la société sur elle-même, un langage pour dire et penser l'aspiration contemporaine au bien-être. Une manière de désigner nombre de problèmes ou de dilemmes sociaux en termes de souffrance psychique afin de proposer des moyens d'y remédier. Et cela n'est pas sans

poser de nouveaux problèmes et dilemmes. La promotion de la santé ne glisse-t-elle pas ainsi, mine de rien, vers une nouvelle forme organisée de contrôle social? Son discours ne risque-t-il pas de se transformer en langage purement et simplement prescriptif? Les interventions se réclamant de ce domaine ne sont-elles pas en train de façonner notre perception du mal-être et de s'imposer en injonction donnant forme et contenu à ce que devrait être la « vie bonne » aujourd'hui? Ces questions ont déjà été souvent posées.

Les promoteurs de la santé se sont eux-mêmes donné des garde-fous pour désamorcer de tels pièges en faisant de la santé, depuis la charte d'Ottawa^{a)}, un enjeu démocratique. Pourtant cette intention, aussi pertinente qu'elle puisse être, se trouve souvent interprétée comme un moyen de vulgariser ou d'ancrer dans des collectifs désignés comme « publics-cibles » des impératifs de santé publique. Non pas comme un moyen d'ouvrir le débat sur la santé afin qu'elle devienne l'objet d'une attention plus consciente et critique.

Oser proposer – comme le fait mon collègue et ami Jean-Pierre Papart dans ce livre – une approche théorique sur « la promotion de la santé mentale » relevait donc de la gageure. Ce d'autant plus que la suspicion qui entoure tout projet de santé publique est encore plus grande lorsqu'il est question de notre « être mental ». On touche là à des questions existentielles qui ne sont pas banales. Ne pas le faire aurait pourtant été, à mon sens, encore davantage suspect. En effet, nombre de projets de santé publique tiennent pour acquis ou donné l'arrière-fond de la réflexion qui oriente leurs interventions ou se contentent d'un semblant de débat à ce sujet. Ce faisant, ils maintiennent dans l'implicite bon nombre de références qui sont les leurs. Et l'on peut se demander s'ils n'instituent pas une sorte d'interdit de penser dans leur champ d'intervention.

En ces périodes de vaches maigres budgétaires, on peut même constater une tendance inquiétante à se recentrer sur l'administration de projets éparés au détriment de l'effort de réflexion approfondie et de la recherche de cohérence théorique et méthodologique. Or le danger de manipulation est d'autant plus grand que l'on ne se donne pas le temps ni les moyens de prendre constamment du recul par rapport à sa pratique. Et cette préoccupation devrait être encore plus vive lorsque le problème considéré est délicat à appréhender dans ses dimensions technique, théorique et éthique.

Un des mérites du docteur Papart est d'avoir tenu à expliciter l'approche, les prérequis, les concepts et la problématisation sous-jacente à sa pratique pour

^{a)} La première conférence internationale pour la promotion de la santé, réunie à Ottawa, a adopté le 21 novembre 1986 la Charte, dite d'Ottawa, en vue de contribuer à la réalisation de l'objectif de la santé pour tous.

les soumettre à une discussion critique. Lorsqu'en 1999, il a reçu du Département de l'Action sociale et de la Santé de l'Etat de Genève le mandat d'engager des actions de promotion de la santé mentale dans divers terrains sociaux pour en tester la pertinence et l'efficacité, il ne s'est pas contenté d'une approche technicienne au rabais et a engagé le vaste travail théorique qu'il livre dans le présent ouvrage.

Son travail a été nourri par une réflexion collective. Avec les acteurs de la *Planification Sanitaire Qualitative* dans laquelle s'intégrait le volet « santé mentale » de la promotion de la santé genevoise. Avec l'équipe d'*Actions en Santé Publique*, association chargée spécifiquement de ce volet d'intervention. Et avec de nombreux acteurs de terrain, notamment dans le cadre d'un groupe axé sur un questionnement philosophique qu'il avait mis sur pied et auquel participait Mark Hunyadi, signataire de la postface de ce livre.

Jean-Pierre Papart nous invite donc ici à partager une pensée ancrée dans une pratique de terrain et approfondie collectivement. Il y ajoute une touche plus personnelle puisqu'il tente de relier dans cette même étude un ensemble de pistes de réflexion qui l'habitent depuis de nombreuses années et dont la particularité est de transgresser les frontières académiques. L'auteur construit ainsi pas à pas un modèle théorique embrassant une problématique complexe qui se situe à l'articulation entre les neurosciences, la biologie, l'éthologie, l'ethnologie, la psychologie et la sociologie. On pourrait parler d'une perspective anthropologique au sens large.

L'entreprise est audacieuse et risquée. Nécessairement inachevée tant elle appelle à voir large. En outre, beaucoup d'affirmations avancées dans ce livre sont à prendre avec des pincettes. L'auteur en convient. Il se sait engagé dans un effort de construction qui implique d'avancer des hypothèses, quitte à devoir ensuite les réfuter ou les rendre plus pertinentes, en fonction des débats qu'elle peuvent provoquer. Que le lecteur s'arme donc de patience et de pincettes mais ne lâche pas en route le fil d'une argumentation qui mérite d'être explorée jusqu'au bout et discutée.

Dans sa problématisation de l'aspiration à la « vie bonne », Paul Ricœur propose un cheminement qui passe par la mise en perspective du rapport complexe du « soi » en quête d'un mieux-être « avec et pour les autres », et s'achève par un questionnement sur les institutions aptes à réguler les sociétés humaines ainsi que sur les approches de la justice dont elles se réclament.

Par d'autres voies, Jean-Pierre Papart interroge ces mêmes enjeux majeurs de la construction du lien social. Pour ma part, j'aborde avec prudence la référence première au « biologique » à partir de laquelle il amorce sa réflexion ainsi que certaines inférences qu'il propose dans le registre humain à partir de l'observation du comportement animal. On connaît les pièges d'un certain

darwinisme social ou de certains courants de la socio-biologie qui ont tenté d'accréditer, à partir d'un ancrage biologique, une pensée sociale – qu'elle soit de droite ou de gauche – ou de sacraliser des rapports de force et de domination entre les humains. En suivant le fil de la pensée de Jean-Pierre Papart, j'observe cependant qu'il s'agit pour lui davantage d'attirer notre attention sur un trait spécifique à notre condition biologique, à savoir l'exposition de l'espèce humaine au risque de la violence. Les humains sont en effet les seuls êtres vivants à constituer une menace permanente pour leurs semblables. Après d'autres, Jean-Pierre Papart décèle dans cette caractéristique la nécessité vitale d'une culture du lien social qui fait à la fois sa force et sa fragilité. Les mythes anciens – qu'on pense à Caïn et Abel –, les philosophes et les politologues ont déjà mis en exergue de telles considérations. Jean-Pierre Papart montre qu'elles ne sont pas anodines pour la réflexion en santé publique. Elles l'amènent à un plaidoyer soucieux de ne pas banaliser l'exigence collective de sécurité. Cette dernière n'est pas entendue ici au sens d'une approche sécuritaire à la mode et dont les ravages sont malheureusement trop connus. Elle est associée avec une attention privilégiée accordée aux droits humains fondamentaux.

A l'heure où beaucoup d'éthiciens s'inquiètent surtout des risques à venir que font encourir à notre condition humaine les manipulations biologiques liées à l'évolution technologique, Jean-Pierre Papart nous invite à considérer avec au moins autant d'attention les risques qu'il y a à malmener ce qui fonde le lien entre les humains. Pour lui, nous avons à prendre soin des liens fragiles qui nous unissent, à nous questionner sur leur évolution. A nous interroger si nous serons encore demain en mesure de donner du sens à nos existences, tout en étant capables de coordination à partir de ce qui fait notre diversité. Et il est important de s'outiller pour cela. S'appuyant sur des auteurs comme Girard, Castoriadis, Giddens, Dupuy ou encore Touraine, le présent ouvrage ouvre de nombreuses pistes dans cette perspective et invite ainsi à élargir notre horizon de pensée.

Dans notre pratique commune de terrain, notamment dans l'accompagnement de commissions paritaires d'entreprises chargées du dossier « santé », j'ai pu vérifier la pertinence de l'outillage théorique proposé par Jean-Pierre Papart pour titiller l'imagination analytique des acteurs et s'approprier une réflexion sur l'amélioration de leurs conditions de travail. Si certains passages du présent ouvrage sont, à mon sens, écrits dans un style trop péremptoire ou affirmatif, j'ai aussi pu apprécier sur le terrain l'approche à la fois humble et exigeante sur le plan méthodologique de l'auteur, qui sait prendre du recul, favoriser les questionnements et laisser toute sa place à la parole de l'autre. Cela est de bon augure pour les débats à venir que ce livre ne saurait manquer de susciter.